

L'apport de l'approche biographique pour l'étude d'un milieu social dominé

Ouvriers de São Paulo (Brésil)

Robert Cabanes

L'intérêt porté au début des années 80 sur le thème du rapport travail/hors-travail avait deux sources liées : l'une, scientifique, prenait acte des insuffisances du modèle d'analyse « classe ouvrière », telle que menée en Occident et répliquée à l'étranger, parce qu'elle était essentiellement centrée sur le lieu de travail et le mouvement ouvrier comme facteur et expression d'une conscience de classe impulsant une dynamique à l'ensemble social ; l'autre, politique, ne pouvait que constater le fait qu'avec « la crise » — la crise n'étant peut-être que la métaphore économique d'une recomposition sociale plus profonde — le mouvement ouvrier perdait de sa force un peu partout dans le monde là où il existait, et qu'il avait ou qu'il aurait beaucoup de difficultés à se constituer là où il n'existait pas. Sans doute, les sciences sociales ne se posent que les questions que l'actualité leur pose et ne sont guère le produit d'un développement endogène ; mais cette actualité peut permettre de poser de manière neuve une question qui préoccupe la sociologie depuis qu'elle existe : quelles sont les possibilités d'impulsion d'une dynamique sociale par les couches dominées ? Et en préalable, quels sont les mécanismes de domination/résistance à l'œuvre dans les situations concrètes ?

Ce souci, ou cette intention, n'est pas seulement « occidental » : les classes ouvrières des pays en développement ont toujours été marquées plus fortement par leur insertion hors-travail, et par une mobilité qui avait peu à voir avec la stabilité occidentale de ce premier trois-quart de siècle ; par contre, malgré les énormes difficultés de développement de ces pays, elles sont en voie de croissance plus que de décroissance, de composition plus que de décomposition, au moins dans certains continents comme l'Asie ou l'Amérique latine. Dans

les deux approches que l'on a pratiquées, l'entreprise et les récits de vie de groupes domestiques ouvriers, c'est ce mécanisme de domination/résistance et ses enjeux qui est au centre de la question. On dira comment la validité de cette deuxième approche peut être dépendante de la spécificité du lieu étudié : la ville de São Paulo et sa région métropolitaine. Expliquons rapidement auparavant quel peut être l'intérêt de la première approche pour la seconde.

L'entreprise

L'approche par l'entreprise est nécessaire pour contextualiser un milieu industriel et ouvrier donné, découvrir la « raison productive » (1) qui, en chaque lieu, régit les relations sociales concrètes de production. S'agissant d'un pays en développement où coexistent tous les stades de l'industrialisation, il est utile d'étudier plusieurs entreprises, très différentes d'un point de vue socio-technique, pour repérer les diversités sociales ouvrières, les diversités des modes de gestion de la main-d'œuvre, des carrières et des filières professionnelles qu'elles offrent (ou n'offrent pas) selon les branches industrielles et les métiers, des milieux de travail qui ont érigé une plus forte autonomie de leurs relations de travail et sont plus favorables à l'émergence d'identités sociales professionnelles, ou de ceux qui sont plus perméables aux rapports sociaux de la société environnante. Chaque entreprise est le lieu d'une telle dialectique, ou d'un tel compromis, entre des objectifs de production et des rapports sociaux de la société globale.

Par ailleurs, la base matérielle, technologie et type de production, dans le cadre du rapport social de production qu'est le salariat, supporte un large spectre de relations sociales internes, tout en définissant un horizon d'impossibilités. D'où la nécessité de connaître le sens d'une évolution globale, sans cependant retomber dans l'erreur récurrente du déterminisme technologique. Car même si ces changements internes à l'entreprise peuvent prendre aussi leur origine dans des politiques technologiques, industrielles et la concurrence mondiale, pourraient-ils rendre totalement compte des changements sociaux affectant le milieu ouvrier ? L'explication des changements relèverait alors d'interprétations « modernistes » observant une certaine unification des rapports sociaux donnée par l'uniformisation des techniques, la mondialisation des économies et des moyens de pouvoir, pour noter leur progressivité, leur précarité, ou l'association

(1) R. Cabanes, « Éthique professionnelle et raison productive », *Sociologie du travail*, 2/92, 193-207.

des deux. A l'inverse, les interprétations plus « anthropologiques » ou plus sensibles aux permanences, relèveraient les limites de l'efficacité de l'acte et des rapports de production pour la transformation des rapports sociaux issus de la société globale.

En étudiant l'entreprise comme un lieu ou un espace susceptible d'un efficace propre, on entre automatiquement dans la sociologie des organisations, qu'on la traite de manière plus sociologique ou plus anthropologique. On met en valeur un moment et un lieu contemporains qui définissent nécessairement une problématique de ce moment et de ce lieu, sans recours au passé ouvrier (excepté celui inclus dans l'organisation elle-même). Il y a sans doute une différence entre l'approche sociologique pour laquelle l'organisation constitue le périmètre de l'objet de recherche, et l'approche anthropologique qui va chercher à connaître, hors de l'organisation, les milieux sociaux ouvriers et les rapports sociaux de la société globale qui informent le fonctionnement de cette organisation ; toutes deux cependant délimitent un objet « organisation » qui ne peut prendre en compte l'histoire incorporée dans les couches sociales ouvrières (histoire individuelle et histoire sociale) et qui limite l'analyse des stratégies ou tactiques de ces dernières à l'égard du marché du travail et du travail, à la courte durée.

On peut donc prendre le parti de compléter ce type d'approche par une approche du milieu social ouvrier. Il reste nécessaire d'avoir une connaissance directe des entreprises, et de « natures » les plus diverses, pour pouvoir engager une approche par les récits de vie, ne serait-ce que pour repérer et interpréter les discours, et poser les questions pertinentes aux ouvriers qui parlent de leurs trajectoires. Ces derniers, « distribués » sur le marché du travail par les entreprises qui les emploient, prennent aussi connaissance de ce marché : la constitution de leur culture et de leur milieu social peut être aussi bien appréhendée en prenant leur parcours, et ce qu'ils en disent, comme objet d'étude. Les entreprises apparaissent alors comme une succession de lieux, dotés chacun d'un efficace propre, qui ont formé les expériences ouvrières.

Pourquoi une analyse des parcours ? Il est difficile d'appréhender le milieu ouvrier de São Paulo et de sa région métropolitaine dans son ensemble. N'apparaît pas d'emblée un espace social capable de le structurer profondément : il existe plusieurs syndicalismes, opposés, et assez sensibles aux variations de conjoncture ; la culture ouvrière de la banlieue de l'ABC, très liée à une forme de syndicalisme et au Parti des travailleurs, est très structurante mais circonscrite à certains lieux ; famille, lignage ou ethnie ne sont plus, dans cette métropole de 18 millions d'habitants qui a crû essentiellement par apport migratoire durant ces 30 dernières années, des espaces sociaux capables, chacun à leur échelle, de structurer des stratégies d'ordre assez général ; et les phénomènes religieux ne hantent pas

plus particulièrement la classe ouvrière. En revanche, l'efficacité relative de ces différents espaces pourrait mieux s'appréhender dans la durée des parcours de chaque groupe domestique. Ce dernier constitue l'unité sociale de base réelle et de poids croissant en milieu ouvrier. En même temps qu'il se trouve dégagé comme naturellement, du fait des migrations, d'obligations familiales plus larges (contraintes comme solidarités), le groupe domestique paraît s'être stabilisé, en milieu ouvrier, avec le prolongement de la croissance économique jusqu'au début des années 80 ; ce qui n'est pas le cas des couches peu stables professionnellement où l'instabilité matrimoniale paraît plus élevée, les ménages mono-parentaux nombreux, et les marginalisations en plein développement.

Ordre privé, ordre public, ordre de l'autre monde

On peut alors se situer par rapport à une tradition macro-anthropologique brésilienne (2) qui explique la division sexuelle et sociale du travail par la spécificité et la complémentarité des rapports sociaux propres aux sphères publiques et privées. Entre l'univers de la *casa* (maison, groupe familial, lieu de la « personne », où chacun selon sa position exerce un rôle déterminé et complémentaire des autres) métaphore de la *société* brésilienne, et celui de la *rua* (la rue, le domaine public, lieu de l'anonymat du citoyen quelconque relevant des rapports de force universellement pratiqués dans le monde) métaphore de la *nation* brésilienne, s'opèrerait un jeu de complémentarités et de « compensations » qui permettrait à chacun de naviguer de l'un à l'autre en respectant leurs règles spécifiques de fonctionnement. Enfin, l'existence d'un troisième univers, celui dit « de l'autre monde » en opposition aux deux précédents, ritualisé ou pas, privé ou public, mais d'ordre religieux, permet à l'auteur de penser la clôture d'un univers « national » à travers les rapports de complémentarité s'établissant entre ces trois systèmes. Si d'un point de vue théorique ces coupures sont bonnes car elles permettent de reconnaître des univers différents, l'hypothèse de leur autonomie d'abord, et surtout celle de leur complémentarité, pose problème. Chacun de ces univers est simultanément présent dans chaque individu, dans tout milieu ou mouvement social, sur le mode de la domination, du conflit ou du compromis instable autant que sur celui de la complémentarité.

(2) R. Da Matta, *A Casa e A Rua, Espaço, cidadania, mulher e morte no Brasil*, Éd. Brasiliense, 1985.

rité. M. Chaui (3) remarque justement que le monde de la rue n'est souvent que le monde de la maison des classes dominantes, ce qui explique la violence et l'arbitraire.

Et si les changements sociaux urbains contemporains : croissance des ménages dont le chef de famille est une femme (4) parce que l'homme ou les hommes successifs n'ont pu assurer une relative stabilité économique, développement du travail salarié féminin hors-domicile, contribuent également à altérer ce schéma, il nous semble cependant tout à fait utile pour penser les conflits et les passages d'un ordre de réalité à l'autre (*casa* et *rua*) ainsi que le passage de ces deux ordres à celui de l'autre monde, du religieux. R. da Matta remarque que ces trois ordres, espaces de signification et registres d'interprétation, reflètent des temporalités différentes/divergentes : le temps chronologique de l'univers public et de l'actualité, le temps cyclique de la maison et de l'univers domestique (naissance, vie et mort), et le temps éternel de « l'autre monde ». C'est de leur rencontre et non de leur séparation que peut surgir l'intelligibilité des processus. Nous y reviendrons.

Cette existence d'un ordre de l'autre monde rejoint l'idée que les individus traversent leur société, et que, à un moment ou à un autre, la conscience de leur propre fin, alors que la société continuera, leur confère nécessairement du recul par rapport à cette dernière, et oblige à penser, sociologiquement ou anthropologiquement, leur insertion sociale avec ce recul-là. Or, les sciences sociales n'auraient-elles pas un peu trop tendance à passer du fait que l'individu est immédiatement social au postulat qu'il est totalement social ? Cette autonomie, le rapport de l'individu à lui-même, qui reste une face obscure de la sociologie, ne peut bien sûr se penser indépendamment du rapport de la loi sociale à l'individu (contraintes matérielles comme système des représentations), comme du rapport entre les dominants et les dominés (5). Une approche de type biographique en sociologie comme en anthropologie paraît être la seule capable de mener à son terme l'examen de la combinaison de ces trois rapports, parce qu'elle contient la certitude de ne pas exclure le premier ; de ce fait, elle peut utilement questionner les interprétations macrologiques de la société. Ce qui implique d'une part, au niveau de chaque individu du groupe domestique, d'obtenir l'expression de ce rapport à soi-même au-delà d'une présentation sociale de soi, et d'autre part de référer ce rapport aux conditions sociales de sa production. En ce sens, les variations individuelles, ou les singularités des groupes

(3) M. Chaui, *Conformismo e resistencia, aspectos da cultura popular no Brasil*. Éd. Brasiliense, 1986, p. 136.

(4) M. Agier, « Le sexe de la pauvreté », *Cahiers du Brésil contemporain*, n° 8, décembre 1989, pp. 81-112.

(5) M. Augé, *Pouvoirs de vie, pouvoirs de mort*, Paris, Flammarion, 1977.

domestiques ne sont pas les pures illustrations de logiques sociales objectives, mais elles sont incorporées à la construction même de la réalité sociale.

Les récits de pratiques socio-professionnelles des groupes domestiques

S'appliquant à des ouvriers, et donc à un milieu social dominé, cette démarche s'oriente vers l'analyse de la constitution du rapport entre ces trois ordres au long de la trajectoire du groupe domestique. C'est donc une problématisation différente du rapport travail/hors-travail, puisqu'on a toujours supposé que cette coupure était universellement valable méthodologiquement et théoriquement, que ce soit le hors-travail qui donne son sens au travail (l'ouvrier qui « travaille » aux mécanismes de reproduction de son lignage), ou l'inverse, (celui qui use de son travail pour s'échapper des formes sociales où il se trouvait inséré) et que travail et hors-travail relevant immédiatement de l'ordre social ou public, l'explication de leurs rapports ne pouvait être cherchée qu'à ce niveau.

Or, il faut faire la distinction entre la réalité empirique de l'individu et du groupe domestique (l'espace privé) et l'ordre de l'appropriation privée qui est un construit social ; et de la même manière, entre la réalité empirique du travail dans le capitalisme (l'espace public) et l'ordre du public qui est un construit social. Par exemple, les rapports de travail peuvent être totalement privatisés par un patron-despote ; ou bien un ouvrier peut faire de son travail une expérience privée totalement séparée de celle de ses collègues de travail. La coupure privé/public est donc différente de la coupure travail/hors-travail. Certes, ce qui se présente comme privé n'est pas exempt de déterminations sociales ; et il faut donc qualifier les constructions sociales de l'ordre privé. Mais c'est aussi un processus d'appropriation que la personne se représente comme sien, propre, même lorsqu'elle l'estime socialement déterminé. Cette appropriation, à travers ses déterminations, se présente comme un projet ou un processus d'action. Comment alors analyser des mécanismes qui relèveraient du repli ou de la défense, et ceux qui relèveraient de l'innovation sociale ? Successivement ou/et simultanément ?

Quelles relations entre ces trois ordres ? Partir du groupe domestique qui est le monde privé le plus facilement observable empiriquement a paru nécessaire tant pour des raisons méthodologiques que théoriques.

Le rapport des milieux ouvriers des régions les plus développées du Brésil à l'ensemble national ne peut être représenté comme faisant partie d'un ensemble holiste relevant d'une approche macro-

anthropologique qui pourrait construire d'emblée l'espace relationnel de ces trois ordres. Plusieurs types de relations entre ces trois ordres coexistent, différents selon les régions, les secteurs d'activité ou les positions sociales de la classe ouvrière dans l'ensemble de la société. Sans hypothèse précise, pour ce milieu, sur les modalités d'élaboration de ces ordres relationnels, il est de bonne méthode de prendre en compte l'unité sociale d'observation à la fois la plus élémentaire, et la plus pertinente, *a priori*, dans le contexte migratoire de la région métropolitaine de São Paulo.

D'autre part, le groupe domestique, sous quelque forme qu'il se présente, provisoire ou durable, entier ou tronqué, est la forme sociale matériellement et symboliquement nécessaire à l'activité de reproduction humaine ; quelle que soit sa composition, sa production (la reproduction) l'érige en instance sociale de décision. Autonome et isolé des lignées respectives de l'homme ou de la femme, ou au contraire relié à l'une ou (et) l'autre, il est l'opérateur, et non l'objet, de la constitution de structures familiales à géométrie variable ; en tant que tel, il est symboliquement irréductible, même lorsque son existence concrète est vacillante.

Sa position est à la fois centrale en ce qu'elle est désignée par l'idéologie dominante comme le lieu de la reproduction morale des personnes et de fondation de la nation, et précaire, parce que sa reproduction physique est aléatoire. Domaine privé structurant la société, le groupe domestique hérite de la position centrale autrefois assignée à la famille élargie dans un contexte à dominante rurale. Par ailleurs, cette précarité paraît moindre dans le milieu ouvrier que dans les milieux sous-prolétariés soumis pour des raisons économiques à une plus forte instabilité matrimoniale, ainsi que dans les milieux de classes moyennes où une problématique de l'égalité des sexes remet plus souvent en question les couples traditionnels. Le groupe domestique, dans le milieu ouvrier, semble bien constituer un lieu de stabilité suffisante qui peut s'ériger, conformément à l'idéologie dominante, en compensation d'une privation ou d'un manque de droits, et élaborer les stratégies de sortie de la pauvreté. Cette centralité détermine dès lors les modes de constitution de l'identité de ses personnages et de leurs rapports.

Si l'on pose en outre comme objet de recherche l'étude du lien social qui se constitue entre un milieu déterminé et sa propre société en faisant l'hypothèse que ce lien ne peut être que pluriel, et si l'on ne veut pas rejeter hors-champ le rapport de l'individu (et du groupe domestique) à lui-même parce qu'il est constitutif de ce lien social, il faut commencer méthodologiquement par l'étude de cette unité élémentaire de reproduction et de ses rapports internes.

Par ailleurs, le domaine privé est plutôt défini comme « ce qui reste » dans l'approche sociologique ou historique (6) et son articu-

(6) *Histoire de la vie privée*, 5 vol., Paris, Seuil, 1987.

lation avec le domaine public ou social n'est guère définie. L'ordre privé n'a pas de statut sociologique, ou alors déqualifié ; c'est un domaine (le plus souvent la famille, ou la sexualité) et non un ordre. Alors qu'un ordre du privé peut être partout et là où on s'y attend le moins : dans le travail par exemple comme on l'a vu, où malgré les problèmes sociaux que sont la nécessité de vivre, les modalités d'accès à l'emploi, les relations de travail, un individu peut vivre ces problèmes en termes d'expérience individuelle en les privatisant totalement. S'il les privatise, il faut en expliciter le processus qui peut être d'ordre individuel ou social. Enfin, l'ordre de « l'autre monde », qui peut se constituer et fonctionner, de manière privée ou publique, reste dépendant de l'un comme de l'autre.

Il faut donc dès le départ donner aux trois ordres le même statut, les mettre sur un même plan, observer leurs relations sans subordonner *a priori* l'un à l'autre. Car l'ordre privé a une relative autonomie, et il existe une sanction de l'ordre public au niveau du privé (7). De la même manière, tout « repli » sur un ordre privé peut être analysé soit comme une sanction ou un jugement de désintérêt pour la chose publique, soit comme un investissement pour un nouveau départ dans la sphère publique. Par contre, un ordre public peut modeler en entier un ordre privé (le groupe domestique peut être analysé comme le simple lieu de production et de reproduction de toutes les sortes de capitaux et de handicaps et de tous les rapports sociaux de la société dominante) alors que l'inverse est plus difficile. Mais c'est cependant dans l'ordre privé que peuvent naître les sujets (8) transposables dans l'ordre public, et plus tard les mouvements sociaux susceptibles de questionner ce dernier.

Sur les rapports construits entre ces trois ordres, se constituent des « formes de vie culturelle » (9) ou des cultures, où s'efface la coupure habituellement établie entre « la vie ouvrière ordinaire » et « le mouvement ouvrier ». C'est sur cet axe que se retrouve l'analyse du rapport de l'individu au mouvement social : il peut être entièrement modelé par le milieu ou le mouvement (rapport d'intégration) ou bien il peut y investir des modes de fonctionnement issus d'une opé-

(7) L. Sève : « La personnalité en gestation », pp. 209-250, in *Je, sur l'individualité*, Éd. Messidor, Paris, 1987. « L'immense panoplie des formes historiques d'individualité éparpillées dans l'espace social ne se recompose en système que dans les vies individuelles... où s'éprouve la cohérence ou l'incohérence, la viabilité ou l'inviabilité humaine de la formation sociale elle-même.. »

(8) C. Dejours, « Adolescence : le masculin entre sujet et société », in *Adolescence*, n° 6, 1988, pp. 89-116. En opposant d'un côté l'individu et le processus d'individualisation qui font partie d'un processus social de construction d'identités sociales, et de l'autre le sujet et le processus irréductiblement individuel bien qu'immédiatement socialisé, de la construction de son identité, toute contribution du sujet au mouvement social ne peut se penser que sous la forme de la subversion.

(9) A. Cottereau, Préface à D. Poulot, *Le sublime*, Paris, Maspero, 1980.

ration de privatisation de son expérience individuelle et sociale, et entretenir cet échange.

Espace social, lien social, classe sociale

Tout milieu social ne se définit pas seulement par ses codes et relations internes mais aussi par son rapport à la société globale. Le milieu n'est pas défini comme le plus petit noyau fondateur d'identité ; il est pris, à l'inverse, dans l'extension maxima des espaces sociaux juxtaposés des groupes domestiques. Ce type de définition a, à notre sens, l'avantage de mieux circonscrire la réalité concrète (niveau empirique), et de remodeler le terme de classe en lui associant celui d'espace et de lien social (niveau théorique). Il ne paraît plus possible de séparer le terme de classe de celui d'espace social et lien social. On peut renvoyer au livre de Balibar et Wallerstein (10) et à l'article de Touraine (11), qui, relisant l'histoire mondiale et celle de l'Amérique latine, montrent qu'il n'y a pas eu de luttes de classes « pures », mais toujours un élément dans ces luttes qui renvoie à l'idée de nation, ou à un autre contenu social ou politique. Ces deux approches remarquent en fait que tout conflit comporte un lien (on peut dire inversement que tout lien social est aussi conflictuel) et que l'appréciation de cette dialectique est délicate ; on se propose de les appliquer à l'analyse anthropologique de l'espace social ouvrier. Cet espace, que l'on se propose de décrire par les processus de constitution de plusieurs formes du rapport entre les trois ordres, est structuré par le lien (différentes manières non contradictoires d'être ouvrier, observables dans les modes de vie par exemple) autant que par le conflit (des manières opposées d'être ouvrier qui peuvent se révéler dans l'espace de travail, ou plus visiblement, lorsque se manifestent des conflits parfois violents entre les instances de représentation professionnelles). Entre alors en jeu la nature du lien socio-politique entre les milieux ouvriers et la nation (État, employeurs, autres couches sociales).

Il paraît nécessaire de construire cette anthropologie politique des trois ordres, dans un milieu social dominé, à partir d'une analyse de groupes domestiques dans un premier temps, pour permettre l'analyse des enchaînements d'apparence individuelle, dont nous faisons l'hypothèse qu'ils ne sont pas seulement des variations particu-

(10) E. Balibar, I. Wallerstein, *Race, nation, classe, les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1988.

(11) A. Touraine, « Syndicalisme et société en Amérique latine », *Revue française de sociologie*, vol. XXIX-1, 1988, pp. 117-142.

lières de logiques sociales, mais que, étant à l'origine de leur constitution, ils permettront de les qualifier plus précisément. Ce que l'approche biographique apporte de plus c'est l'objectivation des changements sociaux à travers un groupe privé, et non leur subjectivation comme on pourrait le penser car la subjectivation est partie prenante de la réalité sociale objective (12). Le refus de cette prise en compte contiendrait le risque d'une analyse par trop fonctionnaliste et d'un aveuglement aux phénomènes de résistance cachée. Les modalités de l'adaptation et de la résistance individuelle et collective ont le statut d'un produit social, c'est-à-dire d'un phénomène observable et objectivable. Mais seule l'observation des processus individuels peut permettre de distinguer ce qui est relégué dans l'ordre du privé et ce qui est mis au jour d'un ordre public, afin de relier cette distinction aux événements et aux conjonctures de l'histoire collective.

Prenons cette même question par l'extrémité opposée : dans le processus actuel de mondialisation où se trouve engagée l'activité économique, les diverses nations se trouvent dans des positions assignées, que leurs dirigeants tentent de reproduire ou d'éviter ; il ne semble donc pas inutile d'examiner, à partir des politiques industrielles et sociales définies par les couches dirigeantes, comment s'instaure le lien social entre un milieu ouvrier dominé et sa nation. Dans ce lien, l'analyse du rapport à l'emploi et au travail est inéluctable, puisqu'il définit en priorité l'insertion de ce milieu social dans l'ensemble national. Mais ce rapport n'est que la base sur laquelle se constitue le rapport entre les trois ordres (privé, public, autre monde). Ce dernier oblige à penser l'intégration d'un milieu social à une société nationale, comme l'intégration du groupe domestique à son milieu social, avec une certaine souplesse, sous peine de rendre difficile la pensée du changement social. Ces processus d'intégration débouchent-ils sur des constructions identitaires ? Le terme d'identité sociale renvoie à une relation d'opposition entre groupes sociaux dans le cadre d'une société ou d'un État. S'agissant du milieu ouvrier dont la diversité est bien réelle, faut-il parler de plusieurs identités ouvrières dans la région de São Paulo, puisque leurs rapports avec le patronat et l'État sont assez opposés et que sont constitués des espaces civiques différents ? Faut-il préférer pour l'instant, au terme d'identité sociale ouvrière, qui suggère l'image d'un bloc ouvrier, celui d'identités sociales ouvrières, qui suggère l'image d'oppositions fortes entre groupes sociaux identitaires dans le milieu ouvrier, ou plus simplement celui de cultures ouvrières qui accepte la diversité sans suggérer d'opposition de fond ? Cette dernière alternative paraît la plus proche de la réalité.

(12) G. Mauger, « L'approche biographique en sociologie : une démarche contestataire », Table Ronde de l'Institut d'histoire du temps présent, 10/6/88, 21 p. + annexes.

L'expérience de travail et les échelles des temps sociaux

L'expérience de travail est centrale par hypothèse puisque l'on étudie le milieu ouvrier, donc un milieu fondé par un certain type de travail salarié. Tautologie pourrait-on dire, mais il faut bien donner une forte valeur au fait que ce travail salarié est vécu comme une condition inéluctable mais souhaitable, qu'une sortie par le haut (gagner sa vie en travaillant à son compte) est plus rêvée que possible, et qu'une sortie par le bas (salarié précaire du secteur informel) bien que non désirée, reste toujours menaçante pour les catégories les plus basses. L'expérience de cette condition comme moyen de vie et d'insertion sociale ne peut manquer d'être centrale dans les stratégies.

On se propose donc d'examiner de quelle manière elle les marque en analysant la relation aux postes de travail, les relations de travail dans les entreprises, le rapport aux syndicalismes, et, plus généralement, les représentations, actions et comportements qui, dans l'ensemble de la vie sociale, sont structurés par une certaine image du travail et de la condition de travailleur. Et si des éléments objectifs (niveau d'instruction, qualification, capital social initial) peuvent faire apparaître des régularités dans la structuration du marché du travail, ces régularités sont à interpréter dans le champ du marché du travail à travers les processus plus ou moins semblables ou différents qu'elles ont emprunté : dans leurs diversités et/ou leur homogénéité naissent les perspectives du futur.

Les termes d'expérience de travail et de condition de travailleur salarié, associés à ceux d'espace social et de lien social, sont-ils suffisants pour décrire le salariat d'un pays donné ? Si le capitalisme peut être théoriquement conceptualisé dans son mouvement et ses contradictions propres, la même chose est beaucoup plus difficile à faire avec le salariat. Et si l'un des termes de la contradiction ne pouvait être identifié, la relation entre les deux ne pourrait l'être non plus. En tenant compte des acquis et des insuffisances des concepts de procès de travail, rapports de production, mode de production, on se propose d'élargir la réflexion sur le salariat ouvrier à l'aide des notions évoquées ci-dessus d'expérience (matrice de comportements et d'actions), et de condition (qui évoque un destin mais plutôt enviable). Le problème qui se pose alors est celui de la relation, dans la durée, entre le groupe domestique et ses deux groupes de référence : le milieu social ouvrier, la nation.

Apparaît ici un nouvel argument pour penser l'analyse d'abord au niveau de la catégorie sociale de base qu'est le groupe domestique. Après l'argument de l'objectivité de la subjectivité, et celui de la nécessaire connaissance des processus dans leur durée, se pose celui d'une mise en perspective de l'origine des processus sociaux. L'entre-

tien biographique, ou tout récit fondé sur une certaine profondeur biographique, paraît seul apte, dans le mouvement même du recul par rapport à soi, à exercer une critique sociale qui ne s'exprime plus ou qui a des difficultés à s'exprimer collectivement. Combien de comportements et de représentations, parce qu'ils touchent à une idée de la dignité (humaine ou/et sociale), semblent ressortir à l'ordre du privé et sont exclus de l'existence publique ou politique. Que ce soit sur un registre de souffrance, dont l'invisibilité naturelle et sociale est grande avant de déboucher sur les mouvements de l'histoire, ou sur celui des innovations de toutes sortes qui expriment une critique en acte, et qui restent socialement inconnues puisqu'individuelles ou de peu de portée sociale. C'est pour cela que la vie des individus ou des personnes, telle qu'eux-mêmes la racontent, est au plus haut point intéressante pour le sociologue comme l'anthropologue, et qu'il n'est pas nécessaire, à ce niveau, de brandir l'épouvantail du mythe du sujet.

Le passage d'une totalité singulière (le groupe domestique) temporalisée à une totalité sociale elle aussi temporalisée peut s'effectuer en considérant que toutes deux participent du même ordre du temps puisque l'individu est immédiatement social. Mais les échelles du temps sont différentes : les temps sociaux qui structurent les parcours individuels sont différents de ceux qui structurent le mouvement social et les faits sociaux. La mise en rapport entre ces deux séries de temps sociaux est effectuée par le sujet lui-même comme par l'enquêteur qui l'interroge. Une forme d'intelligibilité nouvelle peut en surgir qui éclaire d'un même coup les parcours individuels tels qu'ils sont présentés par les sujets, et les faits sociaux tels que les représentent les analyses des sciences sociales. Ces articulations peuvent se lire comme des registres logico-temporels qui servent à analyser les récits, qui font apparaître correspondances, décalages et chevauchements entre ces deux échelles de temps et bien sûr avec le temps « hors-temps » de « l'autre monde » ; elles montrent la richesse et la diversité des relations entre l'individu et les différents niveaux de la réalité sociale qu'il rencontre.

La formalisation de ces descriptions a été effectuée par F. De Coninck et F. Godard à travers la notion de « formes temporelles de causalité » (13). Les récits des sujets peuvent être analysés comme la présentation des articulations entre différentes échelles de temps sociaux. Ces articulations peuvent être regroupées selon quelques modèles logico-temporels peu nombreux (archéologique, processuel, structurel) qui, entrant en rapport entre eux selon un nombre limité de combinaisons (enchâssement, consonance, discordance, raccorde-

(13) F. de Coninck, F. Godard, « L'approche biographique à l'épreuve de l'interprétation ; les formes temporelles de la causalité », *Revue française de sociologie*, vol. XXXI-1, 1990, pp. 23-54.

ment tangential), définissent à chaque fois des « modèles d'action » et des « types d'agent ». Cette « formalisation » du temps permet de « comparer les rhétoriques interprétatives les unes aux autres », et donc non seulement de faire le lien (social) entre des récits au départ irréductibles dans leur singularité, mais aussi de re-questionner, par l'incorporation de ces singularités, les échelles de temps sociaux jusqu'ici reconnues et utilisées.

Post-scriptum méthodologique

On n'insistera pas beaucoup sur la contestation dont l'approche biographique a été l'objet, parmi les collègues auteurs de ce livre, et dont P. Bourdieu s'était fait le procureur dans un article intitulé « L'illusion biographique » (14). Nous avons critiqué ailleurs (15) l'argument de « l'inconstance du je », ou l'argument inverse que serait « l'artefact.. d'une présentation publique, donc l'officialisation, d'une représentation privée de sa propre vie, publique ou privée.. », ou bien celui de « l'illusion rhétorique » dont est prisonnier, « à son insu et avec sa complicité » le sociologue, en voulant « traiter la vie comme une histoire, c'est-à-dire comme le récit cohérent d'une séquence signifiante et orientée d'événements.. » Rappelons seulement quelques-uns de nos arguments : la structure d'un récit, sa « mise en intrigue » (16), fait sens ; et cette intrigue est référée en permanence au monde social (17). Nous en avons conclu que cette méfiance vis-à-vis de l'individu ou du sujet, ce souci de découper la réalité en « champs » où se fragmente la personne, relevait d'une « stratégie de monopolisation de la définition du social » par le sociologue, et qu'au contraire, il convenait de « reconstituer » le sujet par un long entretien pour lui permettre d'articuler les agents doubles ou triples qui gâtent en lui — et qui agissent, inarticulés, dans les champs des sociologues ou des sociologies — afin de lui donner sa place dans la construction sociale de la réalité.

Il se trouve que dans un article récent en ouverture à un ouvrage qui vient de paraître (18), P. Bourdieu prend la défense, sans en

(14) P. Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, juin 1986, pp. 69-73.

(15) R. Cabanes, « Le concept de culture ouvrière à travers l'approche biographique », *Cahiers pratiques sociales et travail en milieu urbain*, ORSTOM-Sud, n° 14, 1991, pp. 101-118.

(16) P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éd. du Seuil, 1990.

(17) P. Ricœur, *Temps et récit*, t. 1, Paris, Éd. du Seuil, 1983, ch. 2.

(18) P. Bourdieu, « Introduction à la socioanalyse », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 90-1991, pp. 3-7.

P. Bourdieu (sous la direction de), *La misère du monde*, Paris, Éd. du Seuil, 1993.

employer le mot, de l'approche biographique, en la justifiant avec les mêmes arguments que ceux que nous avons évoqués ci-dessus, en résumé la nécessité de l'incorporation du subjectif dans toute analyse objective, « condition d'une véritable compréhension ». Étourdi par la force de vérité qui se livre dans ce type « d'auto-analyse assistée », P. Bourdieu estime que les gens qui souffrent, « victimes structurales », « ne peuvent livrer ce qu'ils ont de plus personnel sans dévoiler du même coup la vérité la plus profonde d'une position sociale... » (p. 3). Ces positions s'expriment avec d'autant plus de force que cette souffrance est grande. Mais cette dernière n'est pas présente seulement parmi les classes les plus exploitées ou les plus marginalisées d'une société, mais aussi parmi toutes celles qui sont dominées. La conscience de cette domination et de cette infériorisation est le fil d'Ariane de chaque entretien ; mais elle peut très bien être interprétée au niveau privé, comme un malheur secret et personnel. Le souci de récupérer ou d'améliorer, à travers le récit, une place ou une position sociale légitime, l'autre face d'une conscience pleinement sociale, n'est donc pas une stratégie permanente. Quoi qu'il en soit, et nous ne faisons là que paraphraser un ouvrier de 60 ans qui a quitté la terre à 40 ans, aucune compréhension (pour le « savant »), aucune prise de position ou aucune action (pour le « politique ») ne peut se construire de manière véritablement collective et durable, au niveau politique comme au niveau religieux, tant qu'elle ne met pas au principe de son analyse l'incroyable variété des cheminements de la souffrance. *Cheminements facilités* cependant, ajouterions-nous, par le fait que le monde ouvrier se représente plutôt comme une classe en ascension sociale : ces cheminements, même douloureux, peuvent, et devraient, déboucher sur autre chose que de la souffrance.

Des logiques sociales à l'œuvre dans le milieu ouvrier

Les parcours singuliers des groupes domestiques ne peuvent qu'être référés à la société dominante existante. On oppose ici d'une part des parcours « réussis », c'est-à-dire des groupes domestiques qui se retrouvent aux degrés les plus élevés de la qualification ouvrière et pour lesquels le passage à un niveau supérieur se heurte à la barrière des études universitaires, donc des personnes qui, vu leur niveau de départ, se sentent intégrées socialement par leur activité dans l'industrie ; et d'autre part, des groupes domestiques « laissés pour compte » du développement industriel, qui sont restés aux échelons les plus bas de la qualification ouvrière : après avoir quitté la campagne, ils n'ont pu que survivre en ville.

Dans le premier groupe, on opposera ceux pour qui l'intégration sociale s'est effectuée selon les normes de la société dominante, et ceux pour qui cette intégration s'est effectuée avec un certain recul critique, en essayant, par cette comparaison, de découvrir les processus de cette différenciation.

On mettra ensuite en parallèle les parcours de ces ouvriers intégrés avec ceux des ouvriers laissés-pour-compte pour rechercher la manière dont s'effectuent les prises de distance ou les intégrations soit à l'ordre social dominant, soit à leur milieu ou au mouvement social, et donc la manière dont se constituent les espaces de l'action de chacun de ces groupes.

1. Des ouvriers intégrés

Des stratégies d'intégration individuelle et de réussite sociale, une aspiration au statut de « classe moyenne », peuvent être rendues possibles par la réussite professionnelle. La stabilité et l'aisance matérielle impliquées par cette réussite (ouvriers hautement qualifiés, contremaîtres, superviseurs) sont signifiées, dans le cadre de la vie quotidienne du lieu de résidence, par des activités où ce statut social est rendu visible (responsabilité au sein d'associations, de groupes, de partis). Cet investissement local peut être initié et piloté par l'épouse ; dans la plupart des cas, elle en est partie prenante. Plus rarement, ce statut s'affiche discrètement au seul niveau de la consommation. Dans tous les cas, mais à des degrés très variables, l'aide à la parentèle est réactivée par cette réussite. Par contre, le destin professionnel des enfants ne semble pas dépendre de la seule réussite socio-professionnelle des parents mais aussi de la manière dont le couple affiche son statut social : un affichage « réservé » incite à un modèle de réussite professionnelle calqué sur celui des parents, niveau scolaire en plus ; un affichage moins discret incite à rechercher aussi dans les réseaux sociaux de la vie locale constitués par leurs parents des opportunités de vie professionnelle.

Au niveau du travail, ces ouvriers sont tous « sortis du rang » à leur génération, et ont mis en œuvre dans leurs relations de travail une forte conscience professionnelle jointe à une activité syndicale exercée dans le cadre des syndicats officiels tout à fait intégrés au système brésilien des relations professionnelles. C'est d'ailleurs parce qu'ils représentaient ce modèle d'ouvriers sortis du rang qu'ils ont été encouragés par la hiérarchie de leurs entreprises à rentrer dans la compétition syndicale ; c'est en quelque sorte une poursuite de leurs obligations professionnelles. Ce sont les ouvriers qui ont le plus bénéficié de la période de croissance initiée par le régime militaire en 1964 ; ils ont quitté l'agriculture et sont arrivés à São Paulo au début de cette période ; ils ont actuellement de 45 à 50 ans. Mariés dans leur

lieu d'origine ou après leur arrivée à São Paulo, leurs épouses n'ont travaillé à l'extérieur du foyer qu'au moment le plus difficile de leur itinéraire, à son commencement.

Cette description d'un résultat, ou du point d'arrivée commun à plusieurs sujets, recouvre des processus qui ont structuré leur parcours. Quels modèles logico-temporels sont mis en œuvre, qu'ils soient explicitement exposés par les individus et éventuellement réinterprétés par nous, ou directement interprétés par nous en l'absence d'une interprétation par nos interlocuteurs ?

Aucun d'entre eux ne présente sa réussite comme le résultat d'une stratégie raisonnée ou comme le fruit de qualités personnelles innées ; au mieux signalent-ils, en passant, certain trait de leur caractère qui a pu les aider. Tous par contre signalent le véritable effort d'acquisition des connaissances formelles qu'ils ont dû effectuer. Mais leur réussite serait plutôt due, au fond, à un hasard de circonstances ou de rencontres qu'ils ont su, sans l'avoir cherché et presque sans le vouloir, utiliser à leur avantage. Derrière cette modestie tout à fait construite, gît une compréhension profonde du système industriel : savoir rester à sa place sans cependant s'y replier, tout en étant irréprochable sur le plan professionnel. Une stratégie affichée de mobilité sociale pour ces ouvriers d'origine rurale peu ou pas instruits aurait été déplacée ; c'est pourquoi la découverte d'un protecteur (parrain) dans une usine, ingénieur le plus souvent, (qui est parfois à l'origine de l'embauche), est présentée comme la chance qui a permis une socialisation rapide et sans accrocs au monde industriel. La bonne volonté (heures supplémentaires, cours du soir, et plus tardivement l'intégration au syndicalisme officiel) a fait le reste. Mais il y a toujours comme un affichage de cette réserve personnelle.

Il faut voir, dans l'apparente contradiction de ces termes, le langage des modalités d'une réussite. Afficher sa réserve signifie aussi être pénétré de sa valeur propre, et présenter de manière modérée des efforts personnels pourtant intenses et renouvelés. L'effort, comme l'intelligence individuelle de l'adaptation à un système, ne sont pas soulignés : c'est bien le système lui-même qui choisit ses hommes, et qui peut, jusqu'à la fin de la vie active, les rejeter. Le modèle logico-temporel en jeu ici est un modèle structurel : les structures industrielle, syndicale, et politique définissent le contenu et la forme de ce que doivent faire les hommes pour grimper jusqu'à leur niveau maximum. Comment se sont effectués plus concrètement les processus de cette découverte ?

Elle s'initie à l'issue de deux processus mêlés : une période de 3 à 5 ans de travaux durs et peu qualifiés dans des petites entreprises ou des entreprises d'interim (on pourrait à cet égard comparer le pôle pétrochimique de Cubatão dans les années 50-60 et celui de Camaçari dans les années 80 : les bons ouvriers repérés dans les entreprises de travail intérimaire sont embauchés par les grandes entrepri-

ses) ; un mariage qui, effectué en début de période ou avant la migration, joue un rôle stabilisateur d'organisation tactique (on ne peut rester toute une vie dans ce type de travail si l'on veut un avenir pour ses enfants) ; effectué en fin de période, il décide d'une mobilisation professionnelle intense à la suite d'années passées dans l'industrie qui ont permis de percevoir des solutions professionnelles moins précaires.

Fréquemment dans les récits, et après le début de la promotion, s'exprime le goût de diriger des subordonnés au point de se faire estimer, voire aimer, par eux. Cette recherche d'une gratification additionnelle légitime la promotion par la qualité du rapport avec le personnel dirigé, et correspond à une idéologie populaire et populiste largement répandue. A ce souci de légitimation par la base, explicitement référé au souvenir de leur origine modeste, se joint la reconnaissance jamais fondamentalement contestée de la légitimité de leurs supérieurs ; si des contestations occasionnelles sont apparues, elles n'ont jamais eu de conséquences importantes ni sur leur représentation positive de l'organisation industrielle dans son ensemble, ni sur leur carrière personnelle.

Cette attitude face au travail industriel est la clé de compréhension de leur itinéraire. Ni le niveau scolaire (très différent selon les cas : la fin des études primaires intervient entre 12 et 27 ans), ni les différences (légères) d'origine sociale, ni le fait d'avoir migré ou non pour trouver du travail, ni le fait de s'être déplacé seul ou avec l'ensemble de la famille, ni le mode d'accès à l'emploi stable et quasi-définitif, ne peuvent expliquer cette mobilité professionnelle. Cette attitude peut se forger dans la dureté d'une expérience industrielle initiale où la condition d'homme à tout faire est vivement ressentie, ou bien dans une socialisation plus douce au système industriel (connaissance préalable de ce milieu pour les non-migrants, appui d'un réseau local ou familial pour accéder plus facilement à l'embauche qui compte) ; mais ces différences sont annihilées par la *mobilité sociale forte* qui confère aux uns et aux autres le *même type de légitimité socio-professionnelle* et détermine le même comportement par rapport aux inférieurs, aux supérieurs, au syndicalisme et à la politique, et le même souci d'afficher localement le statut de cette réussite professionnelle. Cette identité professionnelle est centrale ; elle s'exprime de manière diversifiée dans l'espace social de la localité de résidence.

On entre ici dans un nouveau champ du social qui a ses propres règles et où les personnes choisissent avec une liberté plus grande que dans l'entreprise les lieux et modalités de leurs investissements. Le rôle des épouses, dans le cadre de cette forte mobilité sociale, n'est pas cependant uniforme. Il varie du schéma traditionnel où le statut de la femme est totalement défini par une position de subordination conjugale où la mobilité sociale n'a pas d'effet, à un schéma

de type classe moyenne « parvenue » où s'affiche le statut par l'ostentation de la consommation ; en passant par le schéma classe moyenne « moderne » où l'épouse organise, à ses côtés, les activités extra-professionnelles de son mari. Dans tous les cas, l'assignation au travail domestique et le rejet du travail salarié reste le modèle en vigueur.

Entre celui qui s'essaie à fréquenter les réunions catholiques qui s'adressent à la classe moyenne, plus sur la pression de son épouse et de son entourage professionnel que par conviction personnelle, celui qui investit tout son temps de loisir dans les œuvres de charité ou dans un mouvement de rénovation chrétienne au point d'en devenir l'un des responsables, celui qui endosse l'image de la ville où il réside en devenant très actif dans les milieux qui s'occupent de sport et d'environnement, il y a de nettes différences. L'espace social local, toujours présent, n'a, pour chacun d'eux, ni la même dimension ni le même sens.

En outre, l'espace familial en particulier (soutien aux frères et sœurs ayant migré plus récemment) peut paraître prioritaire par rapport à l'espace local. Ou encore le choix de construire une belle maison facilement transformable en surface commerciale est bien différent du choix du militant permanent des œuvres chrétiennes qui en oublie presque d'avoir une maison à lui. La diversité de ces investissements sociaux, dont on pourrait comprendre la généalogie en confrontant les expériences primordiales les plus prégnantes aux possibles offerts par les statuts sociaux locaux de la réussite, ne peut effacer le fait que c'est un statut professionnel identique qui s'investit dans cette diversité, et qu'il s'agit simultanément du libre rapport de l'individu à soi-même. Mais il se peut aussi que cet investissement prépare le futur, un changement de profession ou l'activité principale de la retraite : conseiller municipal, commerçant, salarié dirigeant d'associations de bienfaisance sont des activités possibles avant la retraite et probables après.

La diversité de ces espaces sociaux n'altère en rien la communauté de lien social entre ces personnes. S'estompent alors les différences de l'expérience individuelle, et s'érige, avec des nuances cependant, une attitude commune face au syndicalisme, à la politique, à la société, qui apparaît comme un prolongement de la réussite professionnelle. On pourrait la résumer de la manière suivante.

La communauté d'ouvriers constituée en syndicat, quelles que soient l'orientation et l'action de ce dernier, ne peut en aucun cas être critiquable. Parce que les entreprises ne donnent en salaires que ce qu'elles veulent bien donner, même en connaissant les situations difficiles ou dramatiques de certaines catégories de leur personnel. L'organisation syndicale est donc absolument nécessaire en soi. Mais les organisations syndicales peuvent avoir des stratégies opposées qui parfois s'affrontent ; en ce cas, il est impossible de les départager et de juger ; sauf lorsqu'un individu a subi une injustice personnelle

qui est prise en charge par un syndicat et non par l'autre. D'un côté donc une masse indissociable d'ouvriers qui partagent la même condition et le même destin de dominés dont on ne peut être que solidaire puisque l'on en fait partie, et de l'autre une juxtaposition d'individus qui prennent parti en leur âme et conscience. Entre les deux, une articulation contingente et la porte ouverte à tous les arrangements « imposés » par les circonstances. L'expérience de travail est donc socialisée en un premier temps, mais elle reste malgré cela individuelle car elle ne peut fonder un type d'organisation collective à orientation déterminée, stable et durable.

Le syndicalisme peut aussi mener au contact avec un domaine encore plus contingent et aléatoire, celui de la politique. C'est en effet un domaine où une expression personnelle paraît légitime à tous ceux qui jouissent d'un statut socialement intégré et reconnu de citoyen. (Les autres, les non-citoyens, s'expriment par le repli ou la violence). C'est donc dès le départ dans une matrice d'intégration conservatrice que s'établit ce rapport. En même temps, la politique est un domaine dangereux, car approprié par des professionnels qui en définissent les règles et les codes, et où l'on peut facilement être manipulé et trompé. Par rapport au système de relations en vigueur dans l'industrie qui a permis leur mobilité et qu'ils apprécient puisqu'il a reconnu des valeurs réelles (l'assiduité au travail, l'acquisition de nouvelles connaissances, un système de travail où sont définies et sanctionnées les fonctions interdépendantes de chacun), le système des relations du domaine politique est déroutant. Les règles, moins connues, sont de toute façon beaucoup plus flexibles, et les objectifs affichés masquent les objectifs réels. Aussi est-il préférable d'en rester au niveau politique local où la connaissance des hommes concrets peut limiter les incertitudes du système. C'est ainsi d'ailleurs qu'ils présentent leur entrée en politique : le souci de travailler avec des hommes de bonne volonté, préoccupés seulement du bien commun, de quelque bord politique qu'ils soient. Énonciation plus ambitieuse : instrumentaliser le système des relations politiques pour des objectifs qui le dépassent. Si le désir de participation à l'univers politique paraît constant dans ce milieu, les degrés de cette participation peuvent être très variables sans jamais atteindre à la régularité de leur investissement syndical, qui reste la rampe d'accès au domaine politique.

Au fond, et malgré cette attirance, leur position d'intermédiaires, de techniciens situés entre les ingénieurs et les ouvriers, pourrait bien représenter avec certitude l'image de ce qui manque à la société brésilienne pour assurer son développement économique et politique, son passage à une société du « premier monde », une population de « sergents », c'est-à-dire de gens qui connaissent les problèmes concrets (référence à leur passé) et que leur position permet de résoudre (référence à leur présent) ; toutes les professions d'un niveau plus

élevé que la leur devraient passer par ce stade intermédiaire, dans le milieu industriel comme dans la société entière, afin que l'expérience de ce contact avec les réalités de base puisse générer la qualité de leur future fonction de dirigeant. L'esprit du « self made man » s'associe ici à une identité professionnelle forte. C'est leur façon de critiquer la hiérarchie, sur le terrain, technico-social, de la mise en œuvre de la technique. Et, accessoirement, car la métaphore militaire n'est pas neutre, sur celui du commandement ; mais cette critique-là n'est jamais explicitée. Version atténuée de cette position : « bien faire et laisser faire », et se contenter d'une position où l'identité sociale et professionnelle est reconnue.

Les temps sociaux de l'histoire individuelle et de l'histoire collective progressent ici parallèlement et harmonieusement. Nul accroc dans cette progression. Parce que la mobilisation des capacités individuelles de ces agents ne s'est jamais effectuée à l'encontre des dysfonctionnements ou des injustices rencontrés. Non parce que quelque jugement de valeur s'oppose à cette fonction critique, mais au nom d'un principe de réalité mettant en relation, au niveau individuel comme au niveau collectif, les résultats possibles de l'action avec ses risques. Stratégie bien calculée selon les codes sociaux dominants. De ce fait, l'histoire sociale collective apparaît peu dans leurs récits comme un lieu en mouvement, soumis à des oppositions ou des contradictions, posant des problèmes ; elle disparaît derrière le temps immobile d'un développement sans histoire (progression continue de l'activité, de l'embauche, de la promotion) qui structure de manière permanente et progressive leurs stratégies. Leur biographie ne permet pas de questionner l'histoire officielle ; elle en est au contraire une bonne illustration.

Ce n'est pas cependant de cette seule façon que se nouent les rapports de l'histoire sociale individuelle et de l'histoire sociale collective. On va le voir en analysant d'autres itinéraires d'ouvriers qui ont réussi. Le régime militaire et la croissance économique des années 60-80 ont « produit » aussi des « catégories » ouvrières qui ont donné naissance à un type de syndicalisme qui a été à l'origine du changement de régime. C'est alors que la confrontation entre les temps sociaux des histoires individuelles et les temps sociaux de l'histoire collective va prendre encore plus d'intérêt.

2. Des ouvriers intégrés mais critiques

Des ouvriers qui ont réussi s'intègrent aussi, mais de manière critique, à leur société. Au lieu de transposer dans la vie locale, politique ou autre, leur réussite professionnelle par l'affichage d'un statut social, ils s'appuient sur cette réussite pour construire leur statut professionnel en prenant part à l'organisation des travailleurs, soit sur

le lieu de travail lui-même, soit à l'extérieur, dans les organisations syndicales et politiques qui se proposent de modifier profondément, soit le système syndical ou politique lui-même, soit la distribution des rôles et des rapports sociaux entre les différents acteurs de ces systèmes.

En ce cas, le rôle des épouses varie d'une assistance de tous les instants, mais à la place domestique qui leur revient selon les normes de la société globale, à une attitude réservée qui va de la tolérance amicale à l'extériorité. A la différence de l'autre groupe, elles ont moins de place dans l'investissement social (militant essentiellement) de leur époux ; à moins que, dans des circonstances exceptionnelles, elles y prennent place entière, et leur statut sera alors, durant cette période, d'égalité. L'insertion du groupe domestique dans la parentèle de l'homme ou de la femme est subordonnée à la pratique militante, dépendante de ses horaires et de ses « coups de feu » ; elle est donc moins intense que dans le groupe précédent. Quant à l'avenir professionnel des enfants, il doit être assuré, comme pour le premier groupe, par une formation scolaire la plus complète possible.

Sortis du rang également à leur génération grâce à leur réussite dans le travail industriel, affichant également une forte conscience professionnelle, ils ont eux aussi bénéficié de la même conjoncture de développement économique, mais parfois avec une expérience de travail antérieure à la période du régime militaire, ils n'apparaissent pas comme les simples témoins de cette réussite. Et en évitant, comme les premiers, de présenter leur réussite personnelle comme le fruit d'une stratégie privée, ils considèrent aussi que cette période de développement industriel a coûté un prix collectif (et parfois ce prix est individuel). C'est en quelque sorte pour faire payer ce prix-là qu'ils s'organisent et s'autorisent à organiser leurs camarades.

Le parcours professionnel suit un processus semblable à celui évoqué pour les ouvriers du premier groupe : origine sociale modeste ou très modeste, niveaux scolaires moyens, travail sérieux et régulier, stratégies d'enrichissement des connaissances formelles, saisie des opportunités d'amélioration des connaissances non formalisées, et mise à profit du système relationnel d'ordre privé (le parrain) existant en toute entreprise. Légère différence cependant : acquisition un peu plus rapide de la compétence professionnelle à partir d'une formation scolaire de base plus complète, défense et mise en valeur de cette compétence dès le départ et tout au long de la carrière.

Si l'on veut donc comprendre comment s'est constituée leur distance critique par rapport à l'ordre social existant, il faut nécessairement entrer dans les rapports de l'histoire individuelle et de l'histoire sociale. A la différence du premier groupe qui reste à l'écart de l'histoire sociale et qui se modèle sur la structure sociale dominante.

Pour l'un d'eux, descendant d'Italiens communistes (mais aussi

catholiques), qui se félicite de cette heureuse socialisation dès l'état fœtal (sa mère, comme son père, fut un moment en prison lorsqu'elle était enceinte de lui) et qui a vécu, avec une curiosité approuvante, l'adolescence et le début de l'âge adulte dans le contexte des mouvements sociaux de la période populiste (1958-1964), la poursuite d'un esprit de critique sociale pourrait donc apparaître comme un phénomène socialement déterminé. Que cette possibilité se soit réalisée pour lui seul, (et dans une faible mesure pour l'un de ses 4 frères et sœurs), indique bien cependant l'importance des parcours singuliers. La prison, qu'il connaîtra à son tour avec le régime militaire en 1972, ne remettra pas en cause ses choix initiaux. Mais, de la même manière que l'on ne peut que constater tout simplement qu'à l'époque de la première socialisation par le travail industriel, la vigueur et l'importance du mouvement social s'associent harmonieusement au processus de sa socialisation familiale, on ne peut que constater par la suite que ce choix se perpétue dans l'adversité (la fragilité du mouvement social et la prison) et après l'adversité, lorsque renaît le mouvement social. L'histoire individuelle apparaît alors comme structurant une fidélité à soi-même, une identité qui utilise les ressources sociales lorsqu'elles existent ou qui résiste à leur désagrégation.

Cependant, le souci d'organiser les ouvriers n'a pas le caractère d'une nécessité vitale, d'un besoin de s'affronter à l'oppression et à l'injustice, étant donné son niveau de qualification et le type d'industrie (automobile) où il travaille, mais celui d'un désir calculé d'être reconnu en tant que collectif, et par là même en tant que représentant de ce collectif afin de démocratiser les relations de travail et assurer un plus juste partage des bénéfices. Désir qui semble s'entretenir à ses qualités d'organisateur du groupe ouvrier qui lui sont rapidement reconnues lorsqu'il change d'entreprise. Mais il aurait pu aussi bien les appliquer à un autre domaine, la planification de la production par exemple, comme on le lui avait proposé, ce qui ne l'a jamais tenté. Disons que le désir d'être reconnu par ses pairs, qui s'entretient à ses succès d'organisateur, est suffisamment puissant pour perdurer à travers les conjonctures les plus défavorables et fortifie la légitimité de sa position.

Prenons une histoire tout à fait opposée. U. est noir et fils aîné de travailleurs agricoles littéralement chassés de la terre à la suite d'un conflit entre son père et le patron. De l'âge de 10 ans où il arrive à Rio (1933) jusqu'à 25 ans, c'est un parcours classique : école jusqu'à 13 ans, petits boulots, industrie textile, service militaire, métallurgie et bon début de formation professionnelle. On pourrait dire que si en 1948 il entre au Parti communiste brésilien dans son entreprise, puis accepte de 1952 à 1955 de devenir « employé » du Parti (chargé de trouver du travail et d'organiser des cellules dans les entreprises que le Parti a choisies comme stratégiques), c'est parce que dans l'après-guerre et à Rio en particulier, le PCB (qui avait été légalisé de 1945 à 1947)

représentait un mouvement social fort et capable de proposer une alternative sociale et politique pour le milieu ouvrier.

On pourrait dire aussi que si en 1955, à 32 ans, il décide de changer complètement d'orientation (il quitte Rio pour São Paulo, interrompt toutes ses relations, se marie, achète un terrain et y construit sa maison, s'engage dans un intense processus de formation professionnelle, et, avec l'aide d'un parrain, gravit les échelons de la hiérarchie jusqu'à devenir en 1969 et 8 ans avant sa retraite superviseur d'une section de 80 personnes, tout cela dans la même entreprise), c'est qu'il a perçu que le mouvement social ne pouvait lui offrir qu'une carrière précaire et aléatoire, faite d'emplois sous-qualifiés (à cause du changement permanent d'entreprises) et entrecoupée d'emprisonnements d'intimidation. Cette ligne qu'il poursuivra 22 ans durant jusqu'à la retraite ne sera déviée ni par les soubresauts violents du mouvement social des années 68, ni par la réorganisation postérieure du PCB dans les années 70. Il savait qu'il n'y avait pas de juste milieu possible et qu'il fallait dans cette période choisir l'une ou l'autre alternative. Choix difficile puisque toute cette période de réussite et d'ascension professionnelle est très peu valorisée dans son récit, au contraire, et que, quittant au plus vite la vie active (il est possible au Brésil de prolonger l'activité en entreprise au-delà de l'échéance normale de la retraite après 35 ans de service), il reprendra à plein temps une activité militante.

Le mouvement de l'histoire structure donc ici une double identité de la personne ; l'opposition radicale entre le temps social du mouvement et celui de la société dominante, la place dans une situation de schizophrénie, car sa référence permanente reste celle du mouvement social : les années les plus « riches » de sa vie sont, dit-il, ces trois années d'employé du Parti. Et ses promotions successives ultérieures pour lesquelles il se mobilise totalement, ne l'autorisent à participer, ni matériellement, ni moralement, au mouvement social.

L'observation des harmonies et des discordances entre le temps social individuel et les temps sociaux collectifs, entre d'un côté, un ordre de la conviction, devenu appropriation privée, qui structure l'investissement social et établit un « cercle vertueux » de l'échange avec l'ordre du public, et de l'autre, un ordre du privé qui est créé, cassé, récupéré par les temps sociaux collectifs opposés (celui du mouvement social, celui de la société dominante), suggère d'abord que les fragilités individuelles sont façonnées par les fragilités sociales. Le risque proposé par le mouvement social dans chaque cas était semblable (il était aussi dangereux d'être militant clandestin du PCB en 1952-1955 qu'en 1970-1972) ; et l'âge des sujets confrontés à ce choix est à peu près identique : 32 et 28 ans. Mais l'un est célibataire, noir, très récemment qualifié mais ne pouvant exercer sa qualification, et ne s'est socialisé à l'univers d'un parti clandestin qu'à titre individuel et assez tard (à 25 ans, par l'intermédiaire d'un professeur tech-

nique) ; l'autre, le plus jeune, marié, blanc, travaille depuis 7 ans dans une multinationale de l'automobile réputée pour ses exigences professionnelles où il est parvenu aux plus hauts échelons de salaire et de qualification ; et il est habitué dès l'enfance aux périodes de clandestinité. Autant d'incertitudes d'un côté, autant d'assurances de l'autre.

Dans ce premier cas, le modèle logico-temporel du cheminement est à l'œuvre : les décisions se prennent dans la succession des conjonctures. Mais elles sont dans cette histoire si opposées que l'on pourrait parler d'une succession de modèles structurels où d'abord le mouvement social, ensuite la structure sociale établie façonnent le comportement individuel. Dans le second cas, le modèle est archéologique : une socialisation initiale détermine la continuité des choix.

Mais comment analyser la constitution de la différence entre ces comportements critiques qui, chacun à leur manière, participent du mouvement social et le font évoluer, et la conformité des comportements d'intégration des ouvriers du premier groupe ?

La critique sociale exprimée par les ouvriers du deuxième groupe n'est pas exempte de retournements ou d'ambivalences, mais elle exprime de toutes façons une distance par rapport à l'ordre social dominant que l'on ne retrouve pas chez les ouvriers du premier groupe. Cette prise de distance trouve son point de départ dans le processus de socialisation de l'enfance, de l'adolescence ou du début de l'âge adulte qui a permis à ces acteurs de s'intégrer sur le deuxième versant de l'histoire sociale collective, celui du mouvement social opposé à l'ordre social dominant. Les ouvriers du premier groupe ont été également confrontés à cette alternative, mais à un âge plus avancé, et, outre le fait qu'aucun élément de leur socialisation antérieure ne les préparait à une telle éventualité, ils ont fait, lorsque l'occasion s'est présentée, un choix différent. Cette occasion s'était présentée à eux à un moment où leur statut socio-professionnel n'était pas encore acquis et socialement reconnu. Lorsque ces moments, banalisés dans les récits, ont donné lieu à des débats de conscience, c'est au nom du réalisme (éviter un saut dans l'inconnu du mouvement social) que les choix ont été effectués.

Cependant, derrière la conformité ou le conformisme dans le milieu de travail où s'exerce le rapport dominants/dominés, quels sont les faits qui, dans le rapport socialement déterminé que l'individu entretient à soi-même, dans la constitution par le groupe domestique de son ordre privé, paraissent indiquer des voies de renouvellement social, au niveau privé ? Quels sont les faits et valeurs, peu mis en scène par la société dominante, qui semblent au contraire valorisés par les individus ? Et quels ont été les processus de cette découverte et de cette valorisation ?

Parmi les ouvriers du premier groupe, s'observe un mécanisme commun dans le domaine de l'investissement hors-travail : l'affichage de

la réussite professionnelle. Mais y aurait-il une dimension plus personnelle apportée dans ces activités ? Dans l'un des cas, aucune semble-t-il : les plaisirs personnels et sociaux de l'intégration et de la reconnaissance sociale paraissent suffisants. Alors que d'autres mettent dans leur discours une note supplémentaire : l'une semble renvoyer à un rêve d'enfance d'un pouvoir de dire et d'être écouté qui trouve à se réaliser dans un mouvement religieux d'inspiration charismatique, caractérisable par son niveau social de classe moyenne, en même temps que par l'aspect chaleureux et optimiste de ses cérémonies ; opportunité sociale donnée à l'expression et peut-être à l'innovation personnelle. Processus comparable pour celui qui tend à reconstituer généreusement (il en a les moyens) et gratuitement (il n'a pas de stratégie cachée ou affichée) le modèle grande maison/grande famille qui a été un moment celui de son enfance rurale ; pour le plaisir du souvenir d'une harmonie passée, qui se veut toujours symboliquement présente.

Le champ de la critique sociale est ouvert dans le cadre du travail aux ouvriers du second groupe. Mais une distinction est à opérer entre ceux qui se privent volontairement de toute autonomie privée, le regard axé en permanence sur le changement de société, et ceux qui, tout en découvrant un plaisir majeur dans l'organisation même des processus de changement, dans les défis et les innovations que les conjonctures leur offrent dans l'espace public, ne rejettent pas pour autant l'espace privé. Et si ce dernier passe au second plan, il a tendance à se structurer à l'image de leur ordre public, dans une sorte de recherche de renouvellement ou de « modernité », plus impromptue que planifiée.

La question qui peut se poser maintenant est de savoir si ces espaces de l'expression collective peuvent également être relevés chez les ouvriers du troisième groupe, au bas de l'échelle sociale ouvrière, qui se voient ou se pensent, en situation d'échec social.

3. Les « laissés-pour-compte »

Il s'agit ici d'ouvrières et d'ouvriers qui, après 10, 20, 30 ans de travail, ou déjà retraités, sont restés aux plus bas échelons de la qualification professionnelle. Ils avaient cependant migré à São Paulo en vue d'améliorer leur situation économique, et tous ont lutté ou luttent encore dans ce but, mais ils perçoivent qu'ils n'ont que peu ou plus (selon leur âge) de possibilités.

Manœuvres ou ouvriers spécialisés, travailleurs à domicile pour l'industrie, la situation de précarité est identique. Précarité économique : les fins de mois sont toujours difficiles, la moindre interruption de revenus pose de graves problèmes : vente de mobilier, changement de logement, et recours à l'aide sociale publique (muni-

cipalité) ou privée (églises et associations diverses). Précarité sociale : les liens familiaux se sont relâchés, peut-être à cause de la distance géographique sur les lieux mêmes de la migration, mais aussi et surtout parce que chacun sait, en arrivant, qu'il s'affronte individuellement à un destin, plus particulièrement lorsqu'il se marie et a des enfants ; et si la solidarité familiale existe, elle est rarement le fruit d'une structure sociale qui organiserait sa reproduction mais l'expression de principes humanitaires plus amples qui peuvent être privilégiés par le cadre familial. Dans le cas des plus défavorisés, soit l'ensemble des frères et sœurs d'une même génération se retrouve dans la même situation et chacun ne peut véritablement aider l'autre, soit un ménage se considère trop inférieur à l'ensemble de ceux de ses frères et sœurs pour prendre l'initiative de demander une aide. Celle-ci par contre peut venir de l'initiative du plus aisé.

A ces deux formes de précarité s'ajoutent fréquemment des problèmes d'apparence plus particulière, en réalité sociaux, présentés comme des maladies chroniques (physiques ou mentales) ou un « manque de chance » : l'homme qui boit, des problèmes de couples largement liés à des difficultés matérielles. L'avenir des enfants n'est pas l'objet de grands projets : il suffirait qu'ils aient une vie plus facile que celle de leurs parents ; ceci, au moins, donnerait du sens à leur propre existence.

Ce ne sont pas, au départ, des handicaps nettement identifiés (absence totale ou quasi-totale de scolarité, souffrances dans le milieu familial d'origine) qui auraient hypothéqué la suite du parcours et qui pourraient expliquer sa relative stagnation. En outre, l'esprit, voire le goût, du travail, la perception qu'il constitue l'unique moyen de « s'en sortir » et de ne pas tomber plus bas, ne sont pas moindres que chez ceux qui ont obtenu une forte progression professionnelle. Nous ne percevons pas non plus d'effet de génération (les âges varient de 35 à 60 ans) ou de l'âge d'arrivée en ville (la plupart d'entre eux ont migré à l'âge de 20-25 ans), ni non plus d'effet des différentes modalités de migrations (migration isolée ou migration d'une famille entière) dans ce que l'on pourrait désigner comme des difficultés d'adaptation au milieu urbain.

S'il est facile de se représenter et de présenter aux autres, avec modestie, le succès (cf. les ouvriers du premier groupe), il n'est pas facile d'expliquer verbalement l'échec. D'abord parce que personne n'aime parler de ses échecs, au Brésil en particulier où le dicton : « L'espérance est la dernière à mourir » est une sorte de leitmotiv national. Il serait aussi faux de le présenter comme un choix et de tenter de faire un partage entre ceux qui ont cru à la réussite sociale et ceux qui n'ont jamais partagé ces valeurs : tout renoncement suggère la fin d'une annonce. Quel est le processus de ce renoncement ? Annonce-t-il quelque valeur nouvelle ou différente ? Est-il encore modelé par l'annonce faite par la société dominante ?

Les situations de précarité économique redoublent les difficultés d'accès aux personnes pour les entretiens ; il est très difficile, voire impossible, de parler aux personnes qui sont ou se voient « au fond du trou ». Nous n'avons eu d'entretiens qu'avec des personnes qui ont eu des situations plus difficiles que celle qu'elles connaissent au moment du premier entretien et qui sont, en quelque sorte, sur une pente ascendante.

Dans un cadre global où la pauvreté est d'abord considérée comme une malchance personnelle, il y a deux manières de parler de la pauvreté personnelle et collective.

Les unes présentent l'enchaînement des aspects concrets avec beaucoup de détails, sans verser dans le misérabilisme, mais comme pour mieux voir le peu d'amélioration intervenu jusqu'au moment actuel. En même temps la détresse, au moment où elle est vécue, comme sa face inverse, l'épreuve, après que la première ait été dépassée, ne sont représentées ni comme un destin personnel (d'autres sont dans la même situation, et certains ont montré leur solidarité à l'occasion), ni comme un problème collectif, comme une situation globalement analysable. Le sentiment d'une impossibilité ou d'une impuissance est trop fort. En revanche, ce passage très difficile reste dans la mémoire comme une possibilité de retour, et les manifestations de la solidarité passée (reçue) peuvent se relier à celles de la solidarité actuelle (donnée). Une solidarité active parvient à se manifester de manière privée dans les relations de voisinage, mais l'appui demandé aux instances spécialisées, privées ou publiques, reste une démarche individuelle de dernier recours quelque peu honteuse.

Les autres suggèrent plus qu'ils ne décrivent leur situation passée. Cette pudeur ne signifie pas cependant que la question de la pauvreté est encore plus privatisée. Elle signifierait au contraire que c'est parce que cette question est peu exprimable individuellement qu'elle doit être traitée socialement. Socialement et non politiquement : les couches dominantes ont leur part de responsabilité dans la question de la pauvreté, mais plus par omission que par volonté délibérée. La solidarité des pauvres ou la sortie de la pauvreté est leur affaire collective et non celle de la société dans son ensemble. Comportements de solidarité individuelle systématique ou comportements plus collectifs d'organisation de sortie de la pauvreté se réfèrent à un fondement plus religieux (le « royaume de Dieu » sur terre n'étant pas possible dans les conditions actuelles, les pauvres doivent s'organiser entre eux) que politique ou sociétal (par quels moyens assurer une autre distribution de la richesse ?).

Dans ce contexte, l'emploi, qui est l'unique manière de sortir d'une telle situation, est d'abord marqué par la fragilité. Le stabiliser oblige à passer, sans discussion possible, par les exigences des employeurs au niveau du travail. Ce n'est qu'après la reconnaissance d'une qualification personnelle (inscrite sur la carte personnelle de

travail) que certaines tactiques deviennent possibles : changer d'emploi pour se rapprocher du lieu de résidence, pour un salaire meilleur, pour aller dans une entreprise qui offre plus de chances de promotion, ou des horaires qui permettent un deuxième travail informel. Mais il est toujours risqué, au stade d'ouvrier spécialisé sans profession bien définie, de changer délibérément d'entreprise ; le risque est d'être réembauché comme manœuvre.

La tactique la plus sûre est encore de rester dans la même entreprise, même sans beaucoup d'espoir d'amélioration de la qualification et du salaire, afin de créer quelque rapport de fidélité avec un supérieur hiérarchique, qui puisse éventuellement éviter un licenciement en cas de conjoncture défavorable. Tactique précaire, plutôt fructueuse sur le long terme, socialement valorisée, mais dont les dégâts, au niveau psychologique, sont souvent importants.

D'autres tentent d'harmoniser l'acceptation de cette soumission avec une lutte collective prudente, mais tenace, menée avec leurs pairs sur les lieux de travail.

D'autres enfin renoncent à toute possibilité de progression et décident d'ignorer leur précarité en adoptant un comportement de liberté critique dans les situations de travail. Les changements d'emploi sont alors fréquents et la précarité redoublée. Il faut, pour user de cette tactique sans trop de dégâts personnels, être propriétaire de sa maison, sinon c'est le bidonville ; ce qui explique l'importance, matérielle et symbolique, de la mobilisation autour de l'autoconstruction, ou éventuellement de l'acquisition, d'une maison. C'est cependant au nom de valeurs personnelles, comme la liberté ou l'honneur, que cette attitude se construit. La liberté, ou l'honneur, dans la pauvreté : part de l'idéologie dominante et constante dans l'histoire sociale du pays.

Pour A., les événements s'annonçaient plutôt bien jusqu'à l'âge de 35 ans. Niveau scolaire moyen (moitié du cours primaire qu'il complètera à 26 ans), 6 ans de travaux divers dans des entreprises d'intérim industriel et dans le bâtiment, et une première embauche stable à 26 ans. Un premier licenciement à 30 ans lui fera rencontrer des militants ; il poursuit alors les cours professionnels qu'il avait commencés avant son licenciement, n'obtenant qu'à moitié (*meio-oficial*) la qualification de chaudronnier qu'il vise. Il est une deuxième fois licencié pour raisons syndicales, une troisième fois pour raisons économiques au début de la récession de 1980, à 35 ans. Il a exercé le métier de chaudronnier dans toutes les entreprises où il a travaillé, sans avoir pu obtenir l'inscription de sa qualification sur sa carte de travail, inscription à laquelle il aurait droit étant donné son temps de pratique ; mais il aurait fallu savoir mieux négocier avec les chefs, ne pas être renvoyé pour raisons syndicales. Il a cependant pu acheter un terrain et y construire le rez-de-chaussée de sa maison.

De 1980 à 1985, période où s'allongent les épisodes de maladie

mentale de son épouse, il connaîtra plusieurs périodes de chômage, entrecoupées par des emplois sous-qualifiés qui ne correspondent pas à son métier, souvent dans des entreprises d'intérim pour des durées limitées. Il s'estime en régression constante (« tout nouvel emploi que je trouve est pire que le précédent ») et lorsqu'il retrouve la stabilité de l'emploi en 1985 dans une petite entreprise de réparation de chaudières de centrales thermiques, il s'autorise à espérer à nouveau.

Le début de cette période récessive est l'effet conjugué de la crise et de l'aggravation de la maladie de son épouse. Mais il est heureusement inséré dans un groupe de militants qui l'a beaucoup aidé, moralement mais aussi matériellement ; il aurait pu, sinon, tomber plus bas : vendre sa maison ou mettre ses enfants à l'assistance. Il résume ainsi l'impuissance de son parcours fin 1987 : « Je venais pour réussir, je n'ai fait que découvrir ». Et si actuellement il s'organise pour résister collectivement aux pratiques d'une entreprise de second rang qui tente en particulier de tromper régulièrement les ouvriers sur le salaire, et s'il pense qu'il n'y a d'autre issue individuelle que collective, c'est que la dureté d'une conjoncture de l'histoire collective a défait ses rêves de réussite individuelle en même temps qu'il découvrait dans la réalité concrète du mouvement social une alternative possible à l'écrasement individuel.

Il est finalement licencié de cette entreprise à la fin de l'année 1990 à 45 ans, premier d'une longue série de licenciements qui verra les effectifs se réduire de moitié en l'espace d'un an. Il a cette fois sur sa carte de travail la qualification professionnelle qu'il poursuit depuis l'âge de 26 ans, mais il est à peu près sûr de ne plus trouver de travail dans l'industrie à cause de son âge ; on le dissuade en lui proposant des salaires très inférieurs à celui auquel il pourrait prétendre. Il « s'installe » alors à son compte comme artisan-maçon, et depuis 18 mois qu'il exerce ce métier, il n'a pas connu de période de non-travail. En outre, ses deux filles sont entrées dans la vie active, l'une comme secrétaire, l'autre comme couturière, ce qui permet, avec trois salaires, d'assurer la poursuite des études du fils de 13 ans. A.. n'aura rien renié de ses découvertes même tardives, et ses enfants connaissent toutes ses pensées et son histoire.

P., 60 ans actuellement, a connu un période initiale (1950-1968) de bonne stabilité dans l'industrie (menuiserie) qu'il n'a jamais pu concrétiser sur le plan de la qualification professionnelle, à la fois parce qu'il n'en percevait pas l'intérêt (pas de cours de formation professionnelle) et parce qu'il espérait qu'avec le temps l'industrie lui rendrait justice et que sa valeur serait reconnue. Fatigué à 35 ans de ce parcours de soumission qui ne produit aucun résultat, propriétaire lui aussi d'une vieille maison, et dans un contexte de complète oppression syndicale et politique (1968), il réagit en donnant son opinion dans toutes les occasions où un quelconque supérieur hiérarchique lui fait subir une vexation ou une injustice. C'est alors un par-

cours hâché d'emplois de courte durée et de plus en plus déqualifiés, parsemé de périodes de sous-emploi et de chômage plus ou moins volontaires, jusqu'à se stabiliser comme balayeur de rues de la municipalité. Il présente ce processus comme une prise de distance par rapport à un système de relations dans l'entreprise qui l'oblige à trop de servilité. En même temps qu'il redécouvre, à travers la religion et le souvenir de son père, une sorte de rigueur morale qui l'engage, hors-travail, dans des pratiques délibérées d'assistance et de solidarité vis-à-vis de sa famille ou de toute personne en faisant la demande. Retournement complet, au plan symbolique, de sa situation : le plus pauvre décide d'exercer la charité. Il vivra, après sa retraite qui est insuffisante à son entretien et à celui des parents qui habitent chez lui, de travaux divers dans les différentes églises du voisinage.

On voit donc comment, dans ces cas difficiles où l'individu paraît disposer de peu de ressources, se construit sa part d'autonomie ; il paraît toujours possible de préserver, par des tactiques variées et combinées, repli et résistance, qui peuvent prendre l'allure de stratégies durables, un espace d'autonomie ; ce mécanisme fonctionne-t-il dans toutes les situations, en particulier les plus précarisées ? Doit-on dire qu'un accès durable au travail industriel (ou à une activité économique régulière) permet une structuration du sujet ? Un temps social individuel est construit sur une privatisation de l'expérience de travail, elle-même déclenchée par une conjoncture sociale dure. Tactique de ruse qui préserve authentiquement le sujet.

A la forme d'intervention lente, de l'ordre de l'usure, du temps social collectif, s'oppose progressivement une logique du temps social individuel ou de l'ordre privé qui paraît dominer les aléas du premier. A l'inverse, la dureté de la conjoncture sociale fait découvrir à A. les vertus du mouvement social dont il sera de plus en plus partie prenante. Le sujet est l'unique opérateur de ses actions, même si elles sont prédéterminées et repérables socialement dans le fonds comme dans la forme. Mais c'est moins son choix qui est important que la manière dont il l'explique puisqu'elle établit les stratégies du futur.

L'expression collective publique des ouvriers de ce troisième groupe est plutôt rare et essentiellement limitée au champ du travail ; hors du travail, les espaces sociaux de l'expression sont d'abord individuels. C'est ainsi qu'ils se trouvent fréquemment contraints à innover dans leur ordre relationnel privé, puisque l'ordre social ne les reconnaît guère, pour pouvoir se représenter à eux-mêmes leur espace d'autonomie. « Innovation » qui se réfère parfois à des formes et contenus sociaux historiques, comme celui du « renoncement ». Mais est-ce que ces retours à un passé « anachronique » mais inévitablement réinterprété, peuvent être représentés seulement comme des formes sociales qui meurent ? Au contraire, un contenu nouveau s'y injecte qui les transforme et renouvelle ce que l'on pourrait appeler une culture

de la pauvreté. L'errance du paysan nordestin chassé ou privé de sa terre mais témoignant spirituellement et matériellement de ses capacités de survie est l'image d'une époque passée. A elle se substituent d'autres formes de témoignage, comme celle de ce maçon quasiment bénévole, infatigable bâtisseur d'églises, chapelles et « cathédrales » à la poursuite de tous les chantiers de banlieue.

Par ailleurs, ces formes innovantes ne se réfèrent pas nécessairement au passé. L'installation discrète dans une sorte d'invisibilité sociale est souvent riche d'une poésie populaire — « la passion pour la libre apparence » (19) — qui se manifeste par exemple, à l'image du dépouillement social dont la personne a été l'objet, par la présentation la plus dépouillée de soi. Dépouillement social signifiant souvent la richesse spirituelle (20) et renforçant la personnalité du sujet qui devient ainsi une référence sur un registre, multiforme, de sagesse, comme dans le cas exposé ci-dessus. Ou bien dépouillement diluant la personnalité dans toutes les sortes de croyances possibles et imaginables. C'est ainsi que le « troisième monde » peut être autant celui de la concentration intérieure que celui de toutes les extraversion publiques.

Conclusion

On a opposé ici les catégories les plus contrastées du « bas » et du « haut ». Les catégories intermédiaires sont peut-être les plus riches à étudier, du point de vue de l'analyse du rapport entre les trois ordres, car elles mettent en scène une plus grande variété d'entremêlements et de retournements (21).

Un inventaire de ces formes revient à faire une chronologie de la constitution de cultures ouvrières ; on peut alors tenter de donner un sens aux différentes « rhétoriques interprétatives » de la combinaison des temps sociaux individuels et collectifs qui auront été repérées par les sujets et éventuellement réinterprétées par le sociologue. Les rapports qui s'établissent entre ces modèles logico-temporels et ces trois ordres du social forment l'axe qui permet de décrire la constitution des cultures et de les nommer. Ces cultures auront alors une histoire courte, celle de chacune des générations qui auront été étu-

(19) Collectif « Révoltes logiques », *Esthétiques du peuple*, PUV-La Découverte, 1985.

(20) M. Chauvi, ouv. cité, p. 156. Existence de deux catégories de « pauvres », ceux issus de l'exploitation éhontée des hommes et qui ont « droit » à la révolte, et ceux dont la pauvreté est « aimée de Dieu » et qui font partie de « l'ordre naturel des choses ».

(21) E. Bosi note que l'essentiel des formes de culture populaire réside dans une résistance quotidienne à la massification et au nivellement, in *A cultura do povo*, Éd. Cortez, 1985, p. 33.

diées. A partir d'elles, il s'agit de réinterroger les analyses macrosociales spontanées ou savantes qui pensent les rapports de la culture et du mouvement social, comme leur articulation à la conjoncture et aux déterminations des structures économiques.

Note. Ces enquêtes biographiques n'auraient pu être menées sans la collaboration de Hélène Kume, Zulmare Salvador et Agnès Chauvel. Qu'elles en soient ici remerciées.